

l'express dix

LES CAHIERS DE L'EXPRESS - 16 OCTOBRE 2019

03/10 SPÉCIAL MODE HOMME | 16 octobre 2019 | www.lexpress.fr/styles

l'express dix

03/10 SPÉCIAL MODE HOMME

AKRAM KHAN

« LA DANSE EST POLITIQUE »

PHOTOS : DREW JARRETT POUR L'EXPRESS DIX. CAHIER N°2 DE L'EXPRESS N°3563 DU 16 OCTOBRE 2019. NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

l'express dix

LES CAHIERS DE L'EXPRESS / 16 OCTOBRE 2019



LE CORPS
COMME MANIFESTE

LE DÉMIURGE DANSANT

C'est l'un des plus grands danseurs du monde. A 45 ans, Akram Khan quittera la scène en décembre pour se consacrer exclusivement à la chorégraphie. A l'occasion de son dernier spectacle solo *Xenos*, L'Express diX l'a rencontré pour parler de son héritage, de l'état du monde et de la sagesse du corps.

PHOTOS : DREW JARRETT POUR L'EXPRESS diX

RÉALISATION : LARA CVIKLINSKI

PROPOS RECUEILLIS PAR IGOR HANSEN-LØVE

Manteau croisé en cachemire
déperlant et détails
cuir, HERMÈS. Pull en laine
mérinos, IZAC. Pantalon
en gabardine de coton, AMI.



Manteau croisé en
cachemire déperlant et
détails cuir, HERMÈS.
Pull en laine mérinos, IZAC.
Page de droite : veste en
coutil, BRUT VINTAGE STORE.





Veste et pantalon en velours,
VIVIENNE WESTWOOD.
Mocassins Tuxedo en
velours, ROGER VIVIER.
Page de droite : pull en laine,
BALIBARIS. Pantalon en
laine texturée, AMI. Ceinture
en cuir et métal argent,
BRUT VINTAGE STORE.





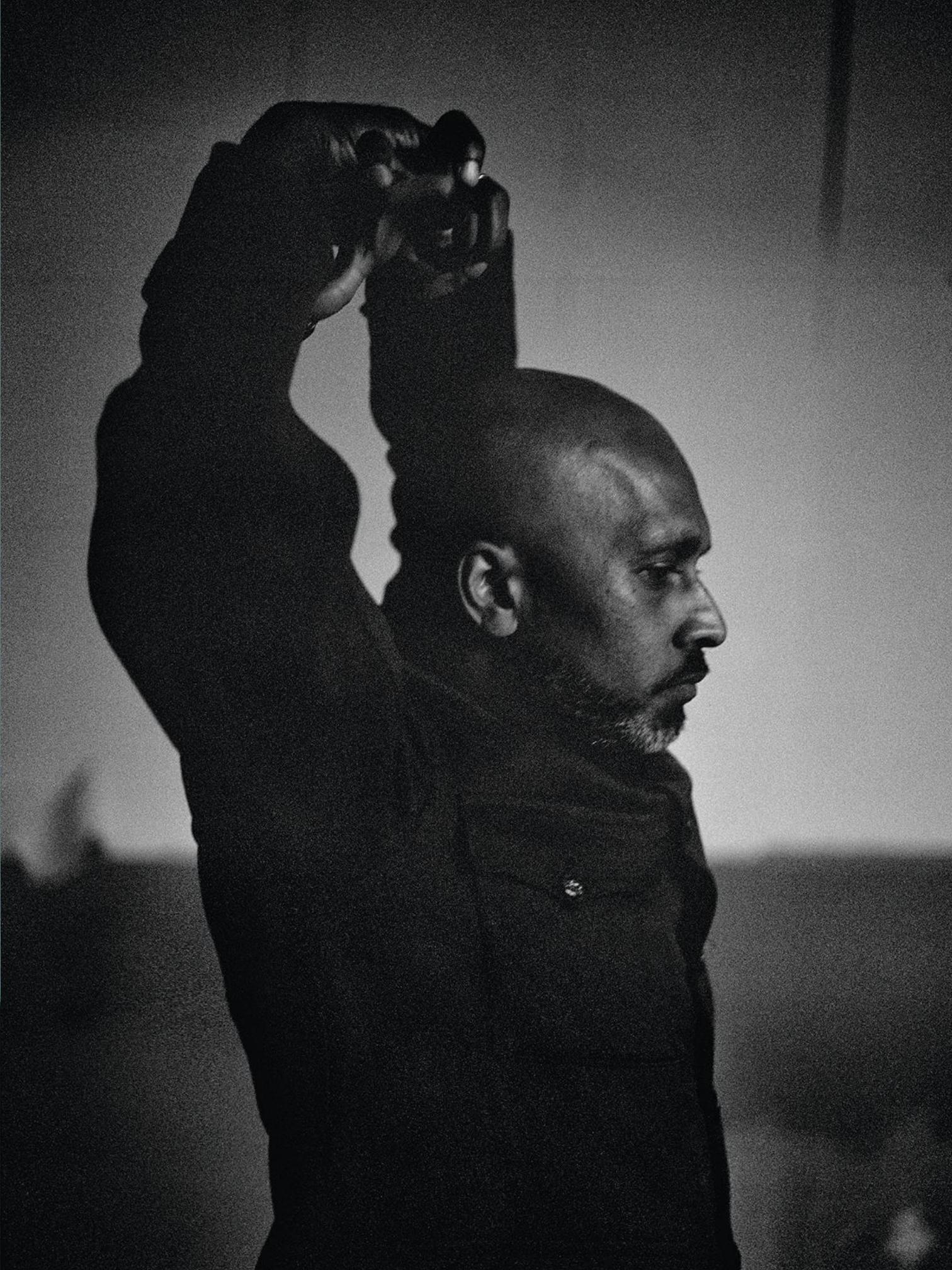
Tee-shirt en coton,
AMERICAN VINTAGE. Pantalon
en gabardine de coton, AMI.





Veste en laine,
YOHJI YAMAMOTO.

Page de droite : chemise,
veste et pantalon
en laine et soie, GUCCI.







Veste en moleskine.
BRUT VINTAGE STORE.
Débardeur en coton
personnel.

Au sujet d'Akram Khan, certains faits sont de notoriété publique. D'autres, moins. On sait, par exemple, qu'il est une star outre-Manche et s'impose sur la scène internationale comme l'un des plus grands danseurs de sa génération. On sait aussi qu'il a inventé un style, un mélange génial entre la danse indienne kathak et la danse contemporaine occidentale. On sait enfin que le sublime *Xenos*, dans lequel il rend un vibrant hommage aux soldats issus de l'empire colonial britannique pendant la Première Guerre mondiale, sera son dernier solo. A 45 ans, Akram Khan quitte les planches pour se consacrer exclusivement à la chorégraphie. Une question d'âge. Mais aussi d'humilité. Ce que l'on sait moins, en revanche, c'est qu'Akram Khan est habité par une spiritualité contagieuse. Elevé à Londres mais d'origine bengalienne, l'artiste est obsédé par les questions de transmission, de passation et d'héritage culturel. Tout l'intéresse : l'écologie, la montée des populismes, la révolution numérique... Ses références sont vastes : le *Mahabharata*, Michael Jackson, Charlie Chaplin, Bruce Lee... Tout y passe. Avec un enthousiasme étonnant. Rarement le corps et l'esprit auront fait aussi bon ménage.

Xenos sera votre dernier solo. Pourquoi arrêtez-vous la scène ?

Akram Khan. Je n'arrive plus à tenir le coup. Physiquement, *Xenos* est un spectacle d'une intensité folle, avec des changements de cadence déments. C'est un peu comme si, tous les soirs, je devais gravir une montagne, puis la redescendre en sprintant. J'ai 45 ans. Mon corps ne peut plus subir de tels chocs.

Un danseur n'est pas un sportif de haut niveau. Vous pourriez adapter vos spectacles à vos capacités...

C'est vrai. Mais j'ai toujours dansé ainsi et je ne tiens pas à rester sur les planches coûte que coûte. Il faut savoir respecter ses limites. Mais vous avez raison : un danseur continue de grandir avec l'âge. La beauté des gestes et la grâce des mouvements s'acquièrent avec la maturité. Moi-même, j'ai évolué. Quand j'étais jeune, je dansais en tournant mon esprit vers l'extérieur ; obsédé comme j'étais par la performance et les défis physiques. A partir de 30 ans, il s'est opéré un basculement. Je me suis

« JE NE VEUX PAS QUE L'ON SE SOUVIENNE DE MOI, MAIS JE CROIS À L'HÉRITAGE SPIRITUEL. JE ME VOIS COMME UN PASSEUR. »

mis à danser en tournant mon esprit vers l'intérieur. Et c'est à ce moment-là que j'ai compris. Le monde du dehors, fait de formes et de couleurs, est limité ; l'univers du dedans, constitué d'émotions et de sentiments, est infini. Et c'est précisément là qu'il faut chercher l'inspiration.

Xenos rend hommage aux soldats coloniaux de l'empire britannique pendant la Première Guerre mondiale. Pourquoi avoir choisi ce sujet ?

J'ai profondément changé à la naissance de mon premier enfant, il y a six ans. Avant lui, je m'efforçais de vivre dans l'instant présent, en étant centré sur ma propre personne. Devenu père, je me suis mis à réfléchir à ce que je voulais laisser derrière moi, en me tournant vers les générations futures. La question du sens, et plus particulièrement celle du *storytelling*, est devenue centrale. J'ai appris, au hasard de mes lectures, que, pendant la Première Guerre mondiale, plus de 1 million de soldats issus des colonies de l'empire britannique ont combattu. Or, ils ne figurent dans aucun livre d'histoire. C'est comme s'ils n'existaient pas. J'ai eu envie de raconter leur parcours, de leur point de vue, par la danse.

La question du point de vue est toujours essentielle dans votre travail...

L'histoire, pour être juste, doit être la somme de tous les points de vue. C'est ainsi que la vérité émerge. Il faut donner la parole à ceux qui n'ont pas l'habitude de l'avoir : les femmes, les opprimés, les étrangers... Cette question parcourt mon travail. Dans *Gnosis*, je mets en scène le *Mahabharata* [le grand récit de la mythologie hindoue]

en choisissant comme principal protagoniste une femme. Dans *Outwitting the Devil*, il est question du dérèglement climatique, raconté du point de vue de la nature.

Vous choisiriez quels points de vue pour raconter votre propre histoire ?
Ceux de ma mère, de ma femme et de ma fille.

Uniquement des points de vue féminins ?

Oui. Plus le temps passe et moins je fais confiance aux hommes, et en particulier à un certain type de masculinité testostéronée et agressive. Les femmes, il me semble, sont plus sensibles à l'équité et plus à l'écoute des autres.

Comment aimeriez-vous que l'on se souvienne de vous ?

Je ne veux pas que l'on se souvienne de moi. Mais je crois à la question de l'héritage spirituel. J'aimerais que les spectacles que j'ai créés, les histoires que j'ai racontées et la technique que j'ai inventée se transmettent puis se transforment au contact d'autres artistes. Je me vois comme un passeur. Ma petite personne en soi n'a aucun intérêt. Les gens passent leur vie à construire des temples à leur effigie, pour y caser tout ce qu'ils ont accumulé. C'est absurde... Et daté. A l'heure où le réchauffement climatique nous menace, il me paraît indispensable de changer de philosophie, en essayant de vivre de façon bien plus harmonieuse avec notre environnement, par exemple. Hélas, ces paroles sont très banales... Et, pourtant, elles sont inopérantes. Le sentiment d'impuissance domine. ▀

▀ Etes-vous devenu pessimiste ?

Comment ne pas l'être ? Nous avons tout gâché. Notre terre est sens dessus dessous, nous n'avons que quelques années pour inverser la tendance, et des individus comme Donald Trump, aux Etats-Unis, ou Jair Bolsonaro, au Brésil, triomphent. Nous courons à notre perte. Quand je lis l'actualité, j'ai l'impression de regarder un mauvais film de science-fiction. C'est terrifiant.

Pourquoi avoir eu des enfants alors ?

Ma femme en voulait... Au départ.

Mais vous ne le regrettez pas.

Effectivement. Je les aime à la folie. Je ne me verrais plus vivre sans eux, mais je suis très inquiet.

Où trouvez-vous de l'espoir ?

Dans le corps. Je ne suis pas devenu danseur pour rien !

C'est-à-dire ?

Les nouvelles technologies ont engendré une révolution considérable. Est-ce qu'elles nous ont fait plus de bien que de mal ? On pourrait en discuter pendant des heures. Pour ma part, je pense qu'elles nous ont éloignés les uns des autres. Nous sommes hyperconnectés et, pourtant, nous n'avons jamais été aussi seuls. Mais ce qui m'intéresse, c'est notre corps : le vrai dommage collatéral du numérique. A cause du virtuel, nous avons perdu l'habitude de nous sentir, de nous toucher, de nous écouter... Et nos sens sont en train de s'éteindre. Or, je suis persuadé que notre corps reprendra ses droits. Nous ne pouvons en faire l'abstraction car, sans lui, nous sommes incomplets.

Mais en quoi le corps représente-t-il un espoir ?

Ses limites nous rendent humbles. Nous faisons l'expérience de la vieillesse, de la fatigue, de la maladie... Le corps est la part de nature qui nous habite. Et, en l'écoutant, nous trouvons toutes les raisons pour devenir plus respectueux du monde qui nous entoure.

Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas été danseur ?

J'aurais adoré devenir pilote d'avion. Mes parents sont immigrés. Ils sont arrivés du Bangladesh au Royaume-Uni en 1973, peu



de temps après la guerre d'indépendance [1971]. Petit, je voyais ma mère plongée dans des abîmes de mélancolie. Elle avait le mal du pays et je ne pouvais rien faire. A ce moment-là, je rêvais de pouvoir l'emmener en avion pour qu'elle puisse retrouver sa terre natale, revoir sa famille, ses amis, redécouvrir les paysages, sentir à nouveau les odeurs qui lui étaient familières... Mais elle se sent chez elle maintenant en Angleterre, car c'est ici qu'habitent ses petits-enfants.

C'est elle qui vous a encouragé à devenir danseur ?

Oui. Je vénérerais Charlie Chaplin, Bruce Lee, Mohamed Ali et Michael Jackson. Elle sentait bien que j'étais attiré par la mise en scène. Alors, elle m'a incité à me tourner vers la danse et la musique de notre pays d'origine, pour entretenir notre mémoire. J'ai tout pris. J'ai tout mélangé. Et ça lui a plu.

Et votre père dans tout ça ?

Il est fier de mon travail. Il lit les critiques de mes spectacles dans les journaux. Ma

mère, elle, est abonnée à la page Facebook de notre compagnie. C'est elle qui est en mesure de dire à ma femme dans quelle ville je me trouve quand je suis en tournée.

Qu'est-ce qu'il vous reste à faire ?

Du cinéma. J'aime la scène. Il se passe toujours quelque chose de magique lors d'une représentation, car l'événement est unique. Mais en faisant des films, je sais que je pourrais toucher encore plus de monde. Croyez-moi, je n'ai pas encore dit mon dernier mot ! ▽

Xenos, d'Akram Khan. Théâtre de la Ville, à La Villette, Paris (XIX^e). Du 12 au 22 décembre. lavillette.com

Coiffeur : Michael Harding c/o D+V Management.

Assistant photographie : Tom Hill.

Opérateur numérique : Dan Ciuffo.

Assistants stylisme : Marie Cattiaux et Chloé Griffin.

Set designer : Tors Beedles.

Production : Sylvia Farago, avec Sophie Hambling.

Oliver Lee Shipton et Emily McKay.

A man with a shaved head and a goatee is shown in profile, looking towards the right. He is wearing a white, double-breasted jacket with gold buttons over a white ribbed tank top. The lighting is dramatic, coming from the left, highlighting the texture of his clothing and his facial features against a dark background.

Veste en toile de laine,
DIOR HOMME. Débardeur
en coton personnel.
Page de gauche : manteau
et veste en laine, chemise
en popeline de coton, le tout
ALEXANDER McQUEEN.



« Cette photo a été prise par Jean-Louis Fernandez, lors des dernières répétitions de *Xenos*. Les thèmes du spectacle sont sombres puisqu'il y est question de l'aliénation, de la mort, de la perte d'êtres chers... Alors, au milieu de tout ça, pendant une brève pause, je me lâche. Ce cliché où je fais le singe témoigne de mon besoin de rire, de jeu et de légèreté. Quelle que soit la nature de la pièce. »

« MON EMPREINTE DANS DIX »... PAR AKRAM KHAN